

FRANÇOIS  
RUFFIN

LEUR FOLIE,

NOS VIES

LA BATAILLE DE L'APRÈS

LLL  
LES LIENS QUI LIBÈRENT



LEUR FOLIE, NOS VIES



**François Ruffin**

# LEUR FOLIE, NOS VIES

*La bataille de l'après*

Éditions Les Liens qui Libèrent

ISBN : 979-10-209-0881-0

© Les Liens qui Libèrent, 2020

À Géraldine, Martine et Annie,  
aux auxiliaires de vie sociale,  
aux médecins, aides-soignantes, infirmières,  
aux ouvriers, aux caristes, aux routiers,  
aux agriculteurs, aux ambulanciers,  
aux caissières,  
aux enseignants,  
aux femmes de ménage,  
et à toutes les autres, à tous les autres,  
qui ont tenu, tiennent, et tiendront le pays.





« Beaucoup d'erreurs diverses, dont les effets s'accumulèrent, ont mené nos armées au désastre. Une grande carence, cependant, les domines toutes. Nos chefs ou ceux qui agissaient en leur nom n'ont pas su penser cette guerre. En d'autres termes, le triomphe des Allemands fut, essentiellement, une victoire intellectuelle et c'est peut-être là ce qu'il y a eu en lui de plus grave. Après tout, se tromper au départ, il est peu de capitaines qui ne n'y soient laissé quelquefois entraîner; la tragédie commence quand les chefs ne savent pas réparer. »

Marc Bloch, *L'Étrange défaite*.

Demain sera un autre jour,  
Demain demain toujours demain  
Demain la vie vous sourira  
Quand c'est qu'arrivera demain  
Demain sera toujours demain  
Oh qu'ils sont nombreux les demains

Demain c'est la terre promise,  
Demain c'est là le paradis  
Demain en demain s'éternise  
Demain fuit, qui le poursuit  
Demain c'est la terre promise,  
Demain c'est là le paradis  
Demain en demain s'éternise  
Demain décourage aujourd'hui

Les fabulous Trobadors

## Mode d'emploi

« J'entends raconter cent nouvelles, fables, paraboles ou histoires, comme on voudra les appeler, dites en dix jours par une honnête compagnie de sept dames et de trois jeunes gens, qui se constitua lors de la récente épidémie... »

C'est le prologue du *Décameron* de Boccace: « En l'an 1348, dans l'excellente cité de Florence, belle par-dessus toute autre d'Italie, parvint la mortelle pestilence. » Dix amis fuient alors la ville et la peste, se réfugient à la campagne. Pour occuper leurs journées, ils, elles surtout, se racontent des grivoiseries.

Nous n'avons pas tant progressé, depuis sept siècles, et, devant un virus d'un millième de millimètre, le monde entier s'enferme à double tour. Nous voilà un peu comme les Pampinea, Fiammetta, Lauretta du poète italien, coincés par le Covid-19 ambiant, avec Internet en plus...

Alors, pour parodier Gébé et son « On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste! » de *L'An 01*: puisque, cette fois, on est bien obligés de s'arrêter, autant réfléchir, pour que demain soit moins triste.

Je m'y suis efforcé, depuis ma cuisine, avec une radio sur Facebook qui reçut des infirmières, bien sûr, des

aides-soignantes à l'hôpital et en Ehpad, des médecins, un ambulancier, des auxiliaires de vie, toute la gamme du soin. Mais aussi des caissières de chez Carrefour et Géant, un libraire indépendant, un cariste de chez Amazon, un ouvrier de chez Valeo, un autre de chez Luxfer, une patronne de bar-tabac, un routier à l'arrêt, une mère de famille nombreuse et sans jardin. Des politiques, également: Caroline Fiat, Olivier Besancenot, Delphine Batho, Leïla Chaïbi, Sébastien Jumel. Et des intellos, des auteurs: Mathilde Larrère, Dominique Bourg, Cynthia Fleury, Dominique Méda, Paul Jorion, Pablo Servigne, Patrick Weil, Pauline Londeix, Serge Morand, Anne Gervais, Sabrina Ali Benali, Lucas Chancel. C'était en soirée, ça. En journée, en matinée surtout, avant l'ENT des enfants, je rédigeais ce manuscrit. Mon équipe le mettait en ligne, presque au quotidien, et les internautes le modifiaient en direct, ajoutant ici, retranchant là, nous adressant près de trois mille contributions, 2 657 exactement à ce jour, un raz-de-marée qui en dit long sur un désir d'expression, toutes lues, toutes archivées sur [www.lan01.org](http://www.lan01.org), toutes passées au tamis par notre équipe, Anne-Sophie Jacques et Cyril Pocréaux en « première ligne », avant de m'en faire passer une sélection, des résumés.

Voilà le résultat: une écriture personnelle qui participe d'une aventure collective.

## PANNE D'AUTO

*Nathalie, aide à domicile, Aisne*

« Je travaille dans le maintien à domicile pour les personnes âgées et fragiles en perte d'autonomie. Mon auto est tombée en panne... Grrrr... Pris décision d'appeler l'assurance. Le remorqueur. Le garage. Mon contrat précise le prêt d'une auto pour 5 jours. Il est 17 h, la location d'auto est déjà fermée. Eh oui : Covid-19. Donc confinement. Faut attendre lundi vers 10 h pour en avoir une.

J'ai un bénéficiaire pour le change. Repas et coucher. Le temps passe très vite. Mes patronnes ne répondent pas. Je décide d'y aller à pied. 8 km en 1 h 20. Imaginez... Il reste encore 2 km. Je lève le pouce pour faire du stop. Les gendarmes passent, fenêtres entrouvertes, il est 19 h avec beau soleil.

Je crie s'il vous plaît. Ils ne s'arrêtent pas. Et j'entends leur mégaphone. ON N'EST PAS UN TAXI MADAME. Grrrrrr... Qui oserait faire du stop face aux gendarmes. Vraiment déçue. Le monde va très mal.

Bon, c'est le démarreur. Eh bah le garagiste me fait sûrement le tarif Covid-19 car il demande 350 euros. Je conclus que la main-d'œuvre se paye en dollars. Franchement, je me demande pourquoi je bosse face à tous ces arnaqueurs qui pensent qu'au fric.»

# PROLOGUE

« Tirer les leçons du moment »

## MOTS DOUX

*Henry, dans la com'*

« La brèche dans laquelle nous devons nous engouffrer, le vide que nous devons remplir, ils essaient déjà de se l'approprier et d'y fourrer leur rhétorique en utilisant d'abord les mots les plus doux à nos oreilles. Ne nous laissons pas envoûter. »



On en était où ?

Ah oui.

On fonçait vers le gouffre, à vitesse accélérée.

Les rapports du GIEC tombaient, année après année, toujours plus déprimants, sur le réchauffement, +1,5 °C, +2 °C, +3 °C, +4 °C. La calotte glaciaire fondait, les ours polaires se noyaient, le Mont-Blanc reculait, les rivières baissaient, les oiseaux, les insectes, les abeilles ne se cachaient même plus pour mourir.

Greta Thunberg et ses copains-copines avaient beau alerter, jouer les Cassandre de Davos à l'Onu, d'un contre-sommet à l'Assemblée, rien n'y faisait. Certes, les dirigeants convenaient de « l'urgence climatique », mais ils gardaient le pied sur l'accélérateur, croissance, croissance, croissance. Ils répétaient compétitivité, ces tarés. Le volant était entre les mains des plus aveugles, des plus cyniques, des

plus avides. C'était foutu. On regardait nos enfants plus qu'inquiets, angoissés, coupables : comment allaient-ils survivre dans ce monde de merde ?

Moi aussi, je le radotais sur tous les tons, et même en chanson :

« Qu'on obéisse à nos bons maîtres,  
Et la planète fait place nette,  
Plus d'hirondelles, plus de moineaux,  
Plus de sauterelles et plus d'oiseaux.  
Ils nous envoient droit dans le mur,  
Qu'éclabouss'ra notre sang impur. »

Contre ce pessimisme, le pessimisme de la lucidité, on avait beau s'armer d'optimisme, celui de la volonté, on ne voyait pas trop l'issue de secours. L'humanité était entraînée dans une course folle, suicidaire, avec pourtant la conscience de cette catastrophe : on le savait, et on savait pourquoi, et on l'analysait avec des chiffres, on le commentait sur les ondes, on le prévoyait, on le mesurait, on le calculait, avec des climatologues et des ornithologues, des modélisateurs et des ordinateurs, armés de toute une science pour comprendre notre malheur, mais sans intelligence pour l'éviter. Comme des héros antiques marqués par le fatum, prévenus par la Pythie, nous avançons, nous fonçons même à toute allure, vers notre funeste destin. Fatalité !

Et soudain.

La planète s'arrête.



## PROLOGUE

À cause d'un micro-machin d'un millième de millimètre, même moins. Passé, semble-t-il, d'une chauve-souris à un pangolin, que je ne savais même pas que ça existait, le pangolin, avant l'humain. Parti d'un coin de Chine et arrivé ici, en Picardie, en Amérique, en Australie, partout.

Mais qu'importe, au fond, l'engrenage.

Reste un fait : la planète s'arrête.

On souhaitait qu'elle ralentisse, doucement, en le programmant, en l'organisant, et voici que la planète s'arrête tout sec, tout net.

C'est une crise, soit.

Une crise sanitaire.

Une crise économique bientôt.

Une crise sociale à venir.

Avec son cortège de drames, déjà présents.

Mais c'est aussi une chance.

La dernière peut-être.

La dernière chance que nous offre l'histoire, ou la nature.

Comme un avertissement.

L'occasion d'une bifurcation.

La planète s'arrête. Alors, maintenant, dans quel sens on va la redémarrer ? À quelle vitesse ? Dans quelle direction ?

Cette chance, nous ne devons pas la gâcher. Nous n'avons pas le droit de la gâcher. « Il y aura un avant et un après », on nous promet.

L'espoir renaît.

\*

« Une certaine idée de la mondialisation s'achève. L'idée de la toute-puissance du marché, qui ne devait être contrarié par aucune règle, par aucune intervention politique, était une idée folle. L'idée que les marchés ont toujours raison était une idée folle.

L'autorégulation pour régler tous les problèmes, c'est fini.

Le laissez-faire, c'est fini.

Le marché qui a toujours raison, c'est fini.

Il faut tirer les leçons de la crise pour qu'elle ne se reproduise pas. Nous venons de passer à deux doigts de la catastrophe, on ne peut pas prendre le risque de recommencer. »

C'est du Nicolas Sarkozy, ce discours, à Toulon, le 25 septembre 2008.

Cet automne-là, après la chute de Lehman Brothers, tous, tous les libéraux, de Christine Lagarde à Bercy jusqu'à Alan Greenspan aux États-Unis, tous ont défilé à la télé avec pour refrain : « C'est fini, c'est promis, on va encadrer, réguler, tout bousculer... » Ils battaient leur coulpe à coups de fouet, avec des lanières en cuir et des clous au bout : « Nous avons péché ! Nous ne recommencerons plus ! »

Et que s'est-il passé ? Rien. Ils ont recommencé. Le phénix de la finance est re-né de ses cendres. Des milliards traversent, à chaque seconde, les mers et

les continents, la masse pour de l'agiotage rebaptisé « trading », les miettes pour l'« économie réelle », avec des bulles qui grossissent au-dessus de nos têtes, prêtes à éclater à la moindre alerte. Nous ne sommes même pas parvenus, ni en France ni ailleurs, à séparer « banques d'affaires » et « banques de dépôt », notre épargne servant à jouer au casino ! Cette mesure serait « excessive », « inutile », « nuirait à notre compétitivité », proclamaient désormais mille voix, les mêmes parfois qui, hier, nous assuraient que « c'est fini, c'est promis ».

Ce mois-ci, ce mois de mars 2020, leurs litanies ont repris.

Jeudi soir, Emmanuel Macron nous a offert un festival, copiant, parodiant, dirait-on, son prédécesseur à l'Élysée :

« Mes chers compatriotes, il nous faudra demain tirer les leçons du moment que nous traversons, interroger le modèle de développement dans lequel s'est engagé notre monde depuis des décennies et qui dévoile ses failles au grand jour, interroger les faiblesses de nos démocraties. Ce que révèle d'ores et déjà cette pandémie, c'est que la santé gratuite sans condition de revenu, de parcours ou de profession, notre État-providence ne sont pas des coûts ou des charges, mais des biens précieux, des atouts indispensables quand le destin frappe. Ce que révèle

cette pandémie, c'est qu'il est des biens et des services qui doivent être placés en dehors des lois du marché. Déléguer notre alimentation, notre protection, notre capacité à soigner, notre cadre de vie au fond, à d'autres est une folie. Nous devons en reprendre le contrôle, construire plus encore que nous ne le faisons déjà une France, une Europe souveraine, une France et une Europe qui tiennent fermement leur destin en main. Les prochaines semaines et les prochains mois nécessiteront des décisions de rupture en ce sens. Je les assumerai.»

Sous la forme d'un virus, le Saint-Esprit est descendu sur notre président et portait sur ses ailes des «révélation» : sur les vertus de la Sécu, sur les services publics, sur les lois du marché.

Je suis vacciné.

«Paroles, paroles, paroles! comme chantait Dalida.  
Encore des mots, toujours des mots  
Les mêmes mots  
Je n'sais plus comment te dire,  
Rien que des mots!»

Demain, je prends les paris, ils auront oublié.  
Demain, ils voudront juste que le système soit sauvé,  
qu'il retombe sur ses pattes, un peu aménagé, à la  
marge, des bricoles, «tout change pour que rien ne  
change»...

\*

AVERTISSEMENT

*Thomas, doctorant en économie, Paris*

« Il y a dans la période, et surtout pour l'après, une grande vigilance à avoir vis-à-vis de la "réécriture de l'histoire". Il en va de même pour tous les événements majeurs qui dans un premier temps déstabilisent les dominants (sécurité sociale, congés payés, droit de grève, 1789...), avant d'être récupérés et « digérés » par les dominants pour produire un discours qui les mette en avant : "Les vainqueurs l'écrivent, les vaincus racontent l'histoire" (Booba). »

Alors, que faire ?

Que faire durant la crise sanitaire ?

Rien.

Appliquer les consignes, se confiner à domicile, garder les enfants, ne pas voir les parents, en citoyen ordinaire, exemplaire. Moins on en fait, plus on aide les soignants, semble-t-il.

C'est comme un jeûne.

Comme si une part de nous, de moi du moins, attendait cela : la pause sur ordonnance. Qu'à la frénésie du monde, à ce mouvement perpétuel qui nous habite, qui nous hante, au petit hamster qui en nous pédale pédale pédale, on vienne dire « stop ». Qu'on nous mette en quarantaine de ce délire.

« On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste ! »  
décrétait Gébé dans *L'An 01*, qui fleurait bon

l'espérance d'après-Mai 68. Les Gilets jaunes ont bien tenté, l'an dernier, à leur tour, de s'arrêter, de s'arrêter pour refaire société sur les ronds-points, de s'arrêter pour se choisir un destin commun. À ce point d'interrogation qu'ils se posaient, qu'ils posaient à la société, « quel est le sens? », on leur a répondu par des bulldozers, des matraques et des LBD. Circulez, que les flux circulent, les flux de camions, les flux de marchandises, circulez, y a rien à voir, et surtout rien à penser, on pense pour vous.

Qu'on profite de cet arrêt, subit, soudain, pour penser l'après.

L'après-crise sanitaire.

L'après-coronavirus.

Mais pas un après éthéré qui nous tomberait du ciel, comme un Idéal, qui sortirait des nuages tiré par de blancs chevaux, Le Monde d'Après, tin tin tin, sur une symphonie de Lully. Car le leur, de monde, serait fini, et ils l'auraient bien compris, bien admis, alors voici le nôtre. Voici nos Mesures de Justice et de Solidarité, d'Amour et de Paix, qui adviendraient dans l'Harmonie universelle.

Non.

L'après se mérite.

L'après est un champ de bataille.

L'après est un combat contre les forces obscures de l'Empire, qui ne renoncent pas.

## PROLOGUE

Alors, d'abord, saisir le présent dans la chaleur du moment : enregistrer les discours, retenir les images dans nos rétines. Car bientôt ils voudront qu'on oublie. Qu'on oublie les masques, qu'on oublie les tests, qu'on oublie les sacs poubelles des soignants, qu'on oublie ce temps du pouvoir hésitant, presque s'excusant, se repentant, qu'on oublie ses manquements et ses mensonges en série, qu'on oublie tout, tout peut s'oublier, et ils voudront très vite l'effacer. S'ils votent aujourd'hui une loi d'amnistie, c'est une loi d'amnésie qu'ils souhaiteraient, surtout. Nous devons garder la trace, dans nos mémoires, comme une semence de colère et d'espoir.

Et ce présent, aussi, le lier à l'avant : l'Événement ne surgit pas du néant, mais d'un lent mûrissement. Depuis trente années, ils mondialisent, défiscalisent, économisent. Trente années de « compétitivité » et de « concurrence libre et non faussée ». Trente années de « réduction des déficits », et c'est le champ des possibles surtout qui se réduit, c'est la politique qui se jivarise. Trente années qu'avec d'autres, parmi d'autres, je vitupère dans le semi-désert, comme reporter, puis comme parlementaire, que j'écris et crie en vain, de *Leur grande trouille. Journal intime de mes pulsions protectionnistes* à *Un député à l'hôpital psychiatrique*, de *La Guerre des classes* à *Un député à la ferme*. Les pieds dans la gadoue des porcheries, dans les cours des usines, dans les tours de HLM, la tête dans les accords de l'Uruguay Round, dans

les orientations de la Commission à Bruxelles, dans les budgets et les traités votés à l'Assemblée. Trente années de décisions pour la santé, l'agriculture, l'industrie, et qu'on paie aujourd'hui, qui se cristallisent dans une crise.

Et l'après, désormais : comment la société va-t-elle en sortir ? De quel côté va-t-on basculer ?

C'est un virus de droite : les scientifiques, et le gouvernement, nous demandent de nous isoler, de couper les liens, même avec nos proches, même avec nos parents. Les enfants ne sortent plus, se plongent encore plus dans les écrans, qui relèvent quasiment de la prescription médicale. D'ailleurs, pour nous distraire, Canal+ est en clair. À la boulangerie, je regarde la file, un mètre entre chaque personne, la distance est respectée, le voisin un peu suspect, quelle tristesse que ce spectacle immobile ! Au fond, ce virus nous encourage à l'individualisme, à la méfiance, à la « distanciation sociale », qui est déjà la pente de l'époque. Et il pourrait bien rester ça comme trace de ce temps : qu'on s'habitue, petit à petit, qu'on s'habitue à la vie numérique, qu'on s'habitue à une coupure d'avec la nature, confinés, enfermés, l'air du dehors comme menace, qu'on s'habitue à respirer masqués, qu'on s'habitue aux précaires, aux métiers mal payés qui « montent au front » pour le confort des plus aisés, qu'on s'habitue à une police qui nous contrôle partout, surveillés pour notre bien.



Mais c'est aussi un virus de gauche : d'un coup, l'économie n'est plus la suprême finalité, passe avant la santé. Le PIB, le taux de croissance, les petits calculs budgétaires sont mis entre parenthèses. Le politique reprend la main. Des mots qui étaient interdits hier, que nous prononcions nous-mêmes avec timidité, ces mots sont aujourd'hui dans le débat public : « réquisitions », « plafonnement des prix », « protections », « nationalisations »... Déposant, au printemps dernier, une proposition de loi « visant à remplacer les vols intérieurs par le train », je faisais figure de khmer vert, j'attendais à la liberté, et voilà que tous les avions sont cloués au sol ! Les frontières aériennes fermées ! C'est un imaginaire qui se rouvre : tout est possible ! L'audace retrouve sa place.

Face à la catastrophe écologique, demain, face à un péril climatique certes plus lointain que ce Covid-19, mais mille fois plus terrible, menaçant non pas un pour cent, ou deux, de la population, mais tout le genre humain, usera-t-on de ces mesures hardies, intrépides, résolues ? Ou reviendra-t-on au *business as usual* ?

\*

Que feront-ils de cette crise ?

Rien.

C'est leur but, que tout reprenne comme avant. « Comment on fait pour redémarrer notre économie au lendemain de cette crise ? » s'interroge le ministre Bruno Le Maire en un couplet connu, refrain automatique répété par lui et les siens depuis des décennies : « Toutes ces mesures sont faites avec une idée très simple : il faut que l'économie puisse redémarrer très fort... Nous avons la capacité de rebondir. Un plan de relance est prévu, et nous y travaillons... pour que, dès que nous serons sortis de la crise, la machine économique redémarre le plus vite possible... »

« Rebondir », « relancer », « redémarrer », « très fort » et « très vite », mais dans quelle direction ? « Il faudra que le pays reparte », nous dit-on encore, mais vers où ? Le *sens* n'est jamais énoncé, précisé : cette « machine économique » servira-t-elle les hommes, la planète ? Ou mènera-t-elle à notre destruction ? Ne pas poser ces questions, c'est déjà y répondre : que ça reparte de l'avant et comme avant, et même pire qu'avant. Car on devine la suite, leur suite, leurs éléments de langage récités en boucle : après ce « choc violent », des « efforts » seront « nécessaires » pour « remonter la pente », point de PIB après point de PIB. Déjà, leurs experts nous préviennent : « Il faudra que l'on se retrousse tous les manches pour reconstruire notre économie », « la seule solution, c'est la croissance, et donc le travailler plus ». Les milliards, les centaines de milliards versés pour que ça « redémarre », pour que ça « relance », pour que

SCIENTIFIQUES

*Corentin, volontaire en service civique, Ille-et-Vilaine*

« Dans son discours du jeudi 12 mars, Emmanuel Macron a utilisé 5 fois les mots “science” ou “scientifique” : “La science”, “le comité scientifique”, “les scientifiques”... Dans son discours du lundi 16 mars, Emmanuel Macron a utilisé 6 fois les mots “experts”, “science” ou “scientifique”.

Continuons d’écouter les scientifiques, qui nous alarment depuis tant années, pour “changer notre modèle de développement” ! Du rapport Meadows de 1972 aux injonctions récentes à la désobéissance civile pour sauver ce qui peut encore l’être, ça fait bien longtemps que le pouvoir ne les écoute pas. »

ça « rebondisse », nous devons les payer par des « sacrifices ».

C’est un chemin de croix qu’on nous annonce, avec comme résurrection promise, au sommet de notre Golgotha : la croissance. C’est un calvaire, certes, mais rassurant peut-être, parce que connu, un boulevard emprunté depuis trente ans. Faisons-leur confiance, alors : pour un retour à l’identique, tel quel, à des nuances près, ils seront les meilleurs, vraiment. Et pourtant, même les meilleurs, même les bons petits soldats de l’Ena, n’y parviendront pas. Ce ne sera que reculer devant la catastrophe pour moins bien sauter plus tard. Le désastre écologique, patent,

nous reviendra à la figure, comme un boomerang, dans vingt ans, dans dix ans, peut-être moins.

Car on le pressent.

On le devine.

On le sait, intimement.

Ce Covid-19, ce ne sont que des prémices, une répétition générale, un échauffement avant le réchauffement. Inondations, tornades, sécheresses vont se succéder. Les dix plaies d'Égypte seront pour nous : les eaux du fleuve changées en sang, les poissons qui périssent, les troupeaux qui se meurent, la terre qui devient poussière, le pays dévasté par les mouches et les sauterelles, les pustules et les ulcères, la grêle en plein été, la canicule en hiver, trois journées de ténèbres... La nature est dérégulée, elle va se venger, elle se venge déjà.

Ils nous y préparent, à leur manière. Discrètement, au fil des jours, je note un changement rhétorique. La formule « Il y aura un avant et un après » se transforme en « Nous ne vivons plus comme avant ». L'espoir se mue en menace, en filigrane. « C'est fini de rigoler ! » on entend, un avertissement aux cigales que nous sommes : « Vous chantiez ? Eh bien dansez, maintenant ! » À la place de la vaste remise en cause, celle des élites, de leur politique, que sous-entendait le « Il y aura un avant et un après », on devine désormais, dans le « Nous ne vivons plus comme avant », un deuil qui nous est réclamé, le deuil de